Au rythme *des années*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Au rythme des années / Karine Latulippe
Nom : Latulippe, Karine, auteure
Identifiants : Canadiana 20230061486 | ISBN 9782898043031
Classification : LCC PS8623.A8162 A9 2023 | CDD C843/.6–dc23

© 2023 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jean-Paul Eid

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale de France

KARINE LATULIPPE

Au rythme *des années*

LES ÉDITIONS JCL

À mon père et à tous ceux
qui s'y reconnaîtront

Première partie

Je l'attendais comme on attend l'été,
en sachant qu'il viendra et qu'il sera doux.

DOMINIQUE FORTIER

1

Me conformer à la société ou mener ma vie comme je l'entends ? Est-ce là que résident le bien et le mal ? Suis-je une moins bonne personne si je n'entre pas dans les rangs ? Je ne crois pas, mais au cours de ma vie, plusieurs personnes ont tenté de me convaincre du contraire ou m'ont rappelé ma condition de femme. Famille, voisins et autres bien-pensants m'ont assigné un rôle comme si je jouais dans une pièce de théâtre. Alors j'ai fait semblant. Semblant d'être celle que je ne suis pas. Semblant d'aimer ma vie. Semblant d'être heureuse et comblée. J'étais souvent bonne actrice, mais aussi mauvaise dans certaines situations. Cela m'a amenée à parfois faire un pas de côté, ou même un pas en arrière. De docile à rebelle, puis de rebelle à docile, la musique a fini par s'arrêter et un jour, j'ai cessé de danser. J'ai cru les mauvaises langues… jusqu'à un certain point. Je suis rentrée chez moi.

* * *

En 1917, dans la ville de Québec, les bons emplois comme les bons loisirs se faisaient rares. L'humeur générale était de plus en plus morose. Même moi, qui me démarquais par mon rire facile, je commençais à me décourager et à penser que le début de l'âge adulte n'avait rien d'idyllique, malgré tout ce que l'on pouvait en dire. Les rêves de grandeur qui vous font sentir puissant et les papillons dans le ventre, je ne les avais jamais ressentis !

Il devenait de plus en plus évident que la guerre s'inscrivait dans la durée. L'enrôlement volontaire ne suscitait pas

l'intérêt espéré, plus particulièrement chez les francophones, au grand dam du premier ministre du Canada, Robert Laird Borden. À court d'arguments, ni le gouvernement ni les Britanniques ne savaient comment convaincre les francophones de participer aux efforts.

Borden avait choisi de répondre aux attentes de ses supérieurs plutôt que de servir les intérêts de son peuple en envoyant davantage de soldats sur les champs de bataille. Il brandissait maintenant la menace de la conscription. Les promesses des politiciens sont généralement comprises avec une certaine légèreté, mais plusieurs craignaient le pire.

Dès 1915, Jules, mon frère aîné, avait pourtant offert volontairement ses services au 22e bataillon. Sans emploi et désireux de visiter les vieux pays, la perspective de séduire de jolies femmes grâce à son uniforme avait finalement eu raison de son hésitation. Non que notre famille fût royaliste, mais l'enrôlement était pour lui la promesse d'un avenir meilleur.

Autour de nous, de nombreux mariages avaient été soit devancés, soit provoqués. Nous ignorions si, en cas de conscription, une alliance protégerait les hommes ou si seul le statut de chef de famille nombreuse les épargnerait. Donner la vie à un enfant signifiait ainsi conserver la sienne. Depuis peu, une famille nombreuse prenait des allures de liberté ! Cela représentait tout de même un défi non négligeable pour ceux qui s'entassaient à plusieurs dans de petits appartements presque insalubres des quartiers ouvriers du centre-ville, le seul modèle que je connaissais réellement.

Dès le début de l'année, les autorités ecclésiastiques de la paroisse Saint-Sauveur avaient multiplié les soirées dansantes afin d'inciter les jeunes à se marier plutôt que d'aller combattre. Il s'agissait presque d'un geste politique. Puisque la danse se déroulait dans le sous-sol de l'église, les responsables ne

toléraient aucune forme de débordement. En revanche, l'âge minimal ne semblait pas défini. Les autorités présentaient ces soirées comme des occasions de rencontres pour les « jeunes gens ». En éliminant ceux qui étaient partis au front et ceux déjà mariés, il devenait évident que l'âge visé par ces soirées se situait entre seize et vingt-cinq ans. Car, au-delà de cet âge, si une personne n'était pas encore mariée, elle ne représentait plus un si bon parti. Pour les femmes, c'était l'âge où on devenait vieille fille.

Étant née en même temps que le siècle, j'avais seize ans, bientôt dix-sept, un âge considéré comme acceptable en temps de guerre pour commencer à être courtisée. Je n'entretenais aucune visée sur un mariage prochain, j'avais donc obtenu de mes parents la permission de descendre l'escalier de l'église. Grâce à mes économies réalisées en travaillant, j'avais réussi à m'acheter, dans une boutique de la rue Saint-Joseph, un modèle et du tissu pour me confectionner une jolie robe.

Depuis mes douze ans, j'avais la chance de travailler une soixantaine d'heures par semaine pour la Royal Paper Box, qui fabriquait des boîtes de carton. Chance que je goûtais pour la première fois puisque mes minces revenus me permettaient aujourd'hui de m'habiller élégamment et de briller sur la piste de danse où régnaient un crucifix et la photo du pape. Malgré ma pauvreté, j'avais ma fierté !

Mon travail, monotone et répétitif, avait également pour avantage de laisser libre cours à mes pensées qui vagabondaient sans retenue. Les employés, essentiellement de jeunes femmes, finissaient par quitter leur emploi en se mariant ou dès l'arrivée de leur premier enfant. À six heures, l'usine de la rue Christophe-Colomb fermait ses portes et j'accourais chez

moi pour préparer le souper juste à temps pour le retour des hommes. Comme quoi tout était pensé en fonction de nos rôles respectifs afin que nous ne l'oubliions pas !

À la maison, mes deux frères, Jules et Maurice, étaient mieux connus par leurs diminutifs. Ti-Jules, dont la particule le distinguait de mon père, Jules, bravait ses démons sur un champ de bataille, comme je l'ai déjà mentionné, et Ti-Ric abordait l'adolescence avec malice. Quatre sœurs complétaient la famille Fortin : deux plus âgées que moi, Juliette et Berthe, et deux plus jeunes, Lisette et Lucie, me positionnant au centre de toute la famille.

C'était le soir de ma première danse… Mes quatre meilleures amies, fidèles depuis la petite école, m'accompagnaient. Le curé et quelques religieuses assistaient, comme d'habitude, à cette soirée pour nous surveiller. Mais j'avais la chance d'y aller seule, comme une grande fille. Aucun frère en âge de me chaperonner ne pouvait entraver ma sortie.

À mon âge, je tentais tant bien que mal de définir mon identité. J'avais le jugement facile pour tout ce qui concernait les relations amoureuses et les sorties mondaines, auxquelles je n'avais pas accès de toute façon en raison de mon rang social. Je voulais tout apprendre, même si je savais que ces connaissances ne me seraient probablement pas utiles pour accéder à un meilleur rang dans la société et dans ma vie de tous les jours. Je lisais par plaisir et pour prouver à tous que je ne serais jamais une ignorante !

Bref, je n'entretenais aucune attente par rapport à cette soirée de danse au sous-sol de l'église. Et pourtant ! Je découvris la danse, nouveau synonyme d'un moment de détente où je pouvais ne penser à rien et me laisser porter par le rythme de la musique. Je relâchais toutes les frustrations liées à ma situation dans la société. Même si je devais me soumettre à

la direction de mon partenaire de danse, j'avais l'impression de contrôler mes pas. Il s'agissait pour moi d'une véritable révélation. Je venais de trouver un nouveau plaisir à mon existence !

Je passai des heures à danser. Dans mon petit carnet que je conservais dans mon sac à main, j'inscrivais un à un le prénom des prétendants qui m'invitaient à danser. Chacun devait attendre son tour. Mais il m'arrivait de tricher un peu en inscrivant un peu plus haut sur la liste les jeunes hommes qui me plaisaient le plus ! À en juger par le nombre de partenaires qui se succédèrent, ma popularité grandissait. Était-ce la qualité de l'étoffe de ma robe qui ondoyait sur mes chevilles à chaque mouvement ou encore le ruban soyeux qui entourait ma taille fine ? Ou mon sourire sincère ? J'ose croire qu'il s'agissait plutôt de la passion qui m'envahissait peu à peu. Un pas à gauche, un pas à droite, je vivais pleinement le moment et la danse me transportait dans un autre monde !

Appuyée contre un mur, Rose, timide et maladroite même en présence de ses proches, attendait avec impatience qu'un cavalier l'invite elle aussi. Blanche, ma plus proche amie, entretenait la conversation en calculant les statistiques sur le nombre d'hommes et de femmes et selon l'âge approximatif. Je rejoignis mes amies lorsque l'orchestre prit une pause, suivie de près par Marie-Ange qui avait elle aussi multiplié les cavaliers.

— Je pensais jamais aimer danser autant ! lançai-je, avec enthousiasme.

— On va peut-être enfin réussir à t'arracher aux lectures trop sérieuses, avec ces soirées, ricana Rose.

— On pourra plus te surnommer Simone la sage si ça continue, rajouta Blanche.

Je ne pense pas que j'étais la plus sage, à moins que ce qualificatif fût davantage utilisé dans le sens d'avisée. Rose possédait un côté plutôt naïf qui ne me ressemblait pas. Elle n'aurait jamais bravé l'autorité et était extrêmement influençable. Elle avait toujours fait partie de mon groupe d'amies. Seule Marie-Ange obtenait toutefois ses confidences. Quant à cette dernière, il semblait impossible de ne pas l'apprécier. Douce et aimante, elle agissait comme un véritable aimant dont on recherche la compagnie. J'aimais être en sa présence, nous aimions rire et nous raconter des histoires qu'on inventait ensemble. Nous partagions un côté créatif qui nous était propre. Avec Blanche, nos rapports demeuraient marqués par la simplicité et la franchise. Entre nous, pas de faux-semblants, que du vrai, parfois même au détriment de la délicatesse !

Sourire aux lèvres, Élisabeth, une brunette assez costaude qui n'avait pas la langue dans sa poche, s'approcha avec fierté et assurance au bras d'un jeune homme. Elle était la cinquième du groupe d'amies, toujours un pas d'avance sur les quatre autres et certainement la plus dégourdie. Du haut de ses souliers à talons, la grande brune dépassait son partenaire de deux ou trois pouces. Malgré la beauté du visage de mon amie, son cavalier n'avait d'yeux que pour sa poitrine proéminente.

— Les filles, je vous présente Hector, mon fiancé !

Nous nous regardâmes avec surprise.

— On se marie le mois prochain, précisa Élisabeth.

— Déjà ? ne put s'empêcher de s'étonner Blanche.

— Il travaille comme apprenti pour mon oncle. Ma tante m'a convaincue qu'il était « un bon parti ». Personne ne devrait être forcé de partir au front. Il faut faire notre part de sacrifice !

Élisabeth allait bientôt célébrer ses dix-huit ans, son fiancé comptait deux ans de plus. Le risque qu'Hector se voie contraint de s'enrôler demeurait réel.

— Vous vous connaissez à peine, osa Marie-Ange.

— Pas grave ! Je sais que c'est le bon, ajouta Élisabeth, l'air déterminé.

Il était hors de question pour moi de me marier ainsi, rapidement, pour enfiler les grossesses et vivre dans la misère. Certains me qualifiaient d'égoïste. Je ne souhaitais que profiter pleinement de la vie et de ma présente liberté. Je me doutais que tôt ou tard, je devrais entrer dans le moule. Même si je ressentais un vif besoin d'aimer, mes aspirations surpassaient mes sentiments changeants et visaient un idéal plus grand. J'avais l'impression que ma vie ne pouvait être comme celle de tous les autres, que j'étais née pour remplir une mission, même si celle-ci m'échappait encore. Ma vie ne pouvait se résumer à devenir une mère de famille aussi tôt, sans possibilités de prendre une place plus grande dans la société.

Lorsqu'un nouveau cavalier se risqua à me proposer de le revoir, à la fin d'une danse, je me contentai de lui répondre timidement :

— Je suis si jeune…

Si au moins l'un d'eux m'avait offert de refaire le monde à notre manière, de contribuer à ses intentions… Cette situation

n'arrivant jamais, je passais mon tour sans trop de culpabilité. Le soir, en m'endormant, je priais pour que la vie de tous ces jeunes hommes soit épargnée. Et je me disais que j'avais encore du temps pour choisir ma destinée. Mis à part Élisabeth, mes amies partageaient cette vision.

2

Ces doux moments ne durèrent pas. Du moins, pas aussi longtemps que le printemps. En avril, le facteur apporta une lettre à la maison. La « malle » étant très rare, nous redoutâmes le pire… avec raison. Mon père s'empara de la lettre, la lut à haute voix et s'effondra sur sa chaise berçante qui tangua sous le choc. Son fils, mon frère Ti-Jules, était porté disparu depuis la bataille de Vimy. À la suite de cette nouvelle terrifiante, nous restâmes en silence plusieurs minutes. Il ne nous vint pas à l'esprit de nous prendre dans nos bras pour nous réconforter. Nous nous enfermâmes plutôt chacun dans notre solitude, tous entassés dans le salon. Les premiers rayons de soleil printaniers figeaient l'air dans un silence assourdissant.

La famille tomba dans un profond désarroi. Le silence s'incrusta dans tous nos rapports, déjà ténus, particulièrement à l'heure des repas.

Ti-Jules représentait à mes yeux le modèle du jeune homme énergique et rieur qui croquait dans la vie sans retenue. C'était un conteur né, qui jouait les bouffons pour animer nos repas. S'il disparaissait définitivement, l'ambiance familiale perdrait de son éclat et de sa gaieté.

Désormais, mes visites à l'église avaient relayé la danse au second plan. Mon salaire contribuait à nourrir les trésors du clergé par le nombre prodigieux de lampions que je prenais plaisir à allumer pour mon frère. Les immenses voûtes et les

fresques au plafond de l'église Saint-Sauveur incitaient à élever l'âme tout en donnant l'impression que la communication avec Dieu s'établissait sous des auspices plus favorables qu'à la maison ou ailleurs. Je croyais voir dans la lueur de la chandelle un message de mon frère m'indiquant que son cœur battait encore, quelque part. Je choisissais le parti de l'espoir.

Mes parents, quant à eux, se soumettaient à la fougue de Dieu, acceptant la fatalité en inclinant la tête, comme de braves croyants, alors que leur foi vacillait.

Les funérailles furent donc célébrées, sans corps, quelques semaines plus tard, rendant notre deuil ardu. Entre deux sanglots, je relevais la tête et regardais les membres de ma famille et les quelques amis réunis. Puis, éternelle optimiste, j'osais dire à voix haute : « Et s'il se cachait quelque part ou se trouvait sur une autre bataille ? » Ma mère redoublait de sanglots, sachant qu'il lui était tout de même impossible de lui servir une bonne soupe pour le réconforter et mon père hochait la tête en silence, convaincu que mes espoirs étaient vains. Mes sœurs aînées me donnaient des coups de coude, m'exhortant à me taire, jugeant que ce n'était pas le bon moment de parler ainsi. Seul mon frère cadet se grattait la tête en se demandant si cela constituait une réelle possibilité ou si j'inventais des histoires. Ma sœur la plus jeune ne gardait aucun souvenir du plus vieux de la famille et ne comprenait pas bien la tristesse dans laquelle nous étions plongés.

* * *

Quelques jours plus tard, la rumeur circula qu'un avocat bien en vue à Québec allait prononcer un discours public dans notre quartier. Le lundi 21 mai, dès la fin de notre journée de travail, ma sœur Juliette, de quelques années mon aînée, eut l'idée de nous entraîner vers l'installation de fortune où l'événement se tenait. Mon père mit de côté sa tristesse et raviva sa

passion pour la politique pour nous accompagner, ma sœur, mon petit frère et moi. Les autres membres de la famille, ma mère et mes sœurs Berthe, Lisette et Lucie, n'avaient montré aucun intérêt.

L'avocat Oscar Drouin devait approcher la trentaine. Solide sur ses deux courtes jambes robustes, il avait le regard perçant et la moustache bien taillée. Il semblait déterminé à enflammer la foule qui s'était rassemblée en face de l'église Saint-Sauveur. Plusieurs notables du quartier étaient présents, dont l'épicier, un notaire, le bedeau et l'organiste de la paroisse.

L'orateur offrit à la foule un discours engagé. Sous les applaudissements de tous, il déclara qu'il combattrait la conscription jusqu'à la mort, s'il le fallait. Cela suffit à convaincre les spectateurs qui virent en lui un futur leader. Il semblait représenter le sauveur que nous attendions tous. Il ne manquait que les miracles !

Au retour à la maison, Juliette ne tarissait pas d'éloges à propos du tribun. Elle, habituellement si discrète, était devenue volubile. De son côté, mon père retrouvait un élan de vie et renchérissait à chaque compliment de sa fille aînée. Il souhaitait que Drouin parvienne à influencer positivement la sphère politique pour sauver son plus jeune fils de l'éventualité du prolongement de la guerre. Ti-Ric ne comprenait pas encore tous les enjeux. Néanmoins, je sentis la fibre politique se développer en lui. Certes, son large sourire témoignait du fait qu'il avait apprécié son expérience et qu'il deviendrait vite un adepte de ce genre d'événement. Sans qu'il participe à la conversation, ce discours lui donnait des idées.

De mon côté, depuis que j'avais dû quitter l'école à l'âge de douze ans, je me passionnais pour l'actualité et je cherchais constamment à apprendre sur une variété de sujets. Les débats sur la politique, l'actualité et l'histoire abreuvaient ma soif

de savoir. J'assistais à mes premières manifestations politiques et cela me remplissait d'énergie et d'enthousiasme. Dans les jours qui suivirent, mon père et moi nous lançâmes dans d'éternels débats d'idées à propos des façons avec lesquelles cet Oscar Drouin devrait nous sortir de l'impasse politique dans laquelle le Québec semblait plongé.

Malgré mon deuil et en l'absence de certitude au sujet de mon frère disparu, je décidai de retourner danser, non pour trouver un mari et lui promettre qu'il échapperait au service militaire, mais pour affirmer aux jeunes hommes du quartier que tous les espoirs étaient permis et que jamais la conscription ne prendrait effet ; du moins, au fond de mon cœur, je l'espérais.

En juin, bien que nous ne sussions jamais comment elle s'y était prise, Juliette nous annonça avec fierté qu'elle avait été engagée comme domestique chez Oscar Drouin. Depuis son discours, elle rêvait d'entendre à nouveau cet orateur. Son futur emploi ne représentait pas à mes yeux tant d'attrait, mais il semblait convenir à ma sœur qui se contentait de peu. Juliette ne rêvait pas de fonder une famille. Mais peut-être rêvait-elle elle aussi de changer le monde et avait trouvé en Oscar Drouin une chance unique ? Cette possibilité me titilla. Je me ravisai néanmoins aussitôt en me rappelant le ménage et la cuisine qui allaient de pair avec la fonction. Pas pour moi !